

LA CHOSE ÉTERNELLE

*Non ! si la mort, pour nous, n'était que le néant,
La fin de ce qui fut, la tombe au cimetière ;
Si, pour redevenir une inerte poussière,
Tout devait disparaître au fond du trou béant ;*

*Non ! si Dieu qui nous fit mortels en nous créant
Avait condamné l'âme ainsi que la matière,
Que deviendraient l'espoir, l'amour et la prière,
Sans la foi d'échapper au fantôme géant ?*

*Mais les sens et la chair seuls sont au ver immonde ;
Ce que notre âme effleure après ce monde
Un souffle de grandeur et d'immortalité ;*

*Notre amour, s'il est pur, n'est point chose qui passe ;
Il germe, pour un temps, sur terre où tout s'efface,
Mais pour s'épanouir il a l'éternité.*

MAURICE BIRIG.

LE DOIGT DE DIEU

La grosse horloge de l'antique manoir vient de sonner onze heures.

Le propriétaire de Villers-Castel, riche industriel qui, à son nom de Lucquoy, a jugé bon d'ajouter la particule, M. de Lucquoy de Villers-Castel, arpente à pas irréguliers un vaste salon où le luxe moderne se heurte à la sobre élégance du grand siècle.

Il est seul, et son regard inquiet interroge à chaque instant la route poussiéreuse qui serpente à travers le vallon et vient aboutir au château.

— Onze heures ! s'écrie le châtelain : encore quelques instants, et les membres de la Libre Pensée vont enfin juger de mon œuvre. C'est maintenant, qu'appuyés sur un témoignage sans conteste, ils pourront jeter un éclatant défi à ceux qui prétendent qu'une éducation sans Dieu est une éducation fautive. Certes, je puis en toute connaissance de cause donner un éclatant démenti à cet aphorisme, dont l'illustre Rousseau a, le premier, fait litière. Mon neveu est bien la preuve vivante de la supériorité de nos vues philosophiques sur celles de nos adversaires : pauvres arriérés que ces catholiques ! Certes, oui, Sosthènes peut supporter sans crainte toute comparaison : n'est-il pas le type le plus séduisant du gentilhomme de souche greffé sur le philosophe et le savant de notre siècle ? Où trouver un esprit plus droit, un caractère plus chevaleresque, un plus noble cœur ? Ses qualités sont aussi brillantes que solides : délicatesse exquise, loyauté parfaite, le moindre détour répugne à sa droite nature ; bon, serviable, désintéressé, philanthrope accompli,



Son regard inquiet interroge la route.—Page 161, col. 1

il aurait la munificence d'un prince s'il en avait la fortune.

Le marteau, qui retentit sur le bronze du portail de la cour d'honneur, interrompt ce monologue, et le cor par trois fois sonne l'arrivée des hôtes attendus.

Le financier court à l'une des larges baies, en soulève la lourde et riche draperie, et distingue une file de voitures où sont entassés ses invités :

— Ah ! voici tout mon monde, très bien ; les principaux membres des Loges, quelques zélés de l'enseignement laïque, des députés. J'aperçois aussi plusieurs dames : la Libre Pensée subjuguée maintenant nombre de têtes féminines ! Eh mais ! la baronne de Saint-Albin a la bonne idée de nous amener sa fille. C'est qu'apparemment les avances que je lui ai faites pour mon neveu ne lui ont point déplu... Allons, tout va pour le mieux, et ce jour va me payer amplement de mes peines.

Flatté dans son orgueil, le châtelain quitte son poste d'observation pour s'empresser au devant de ses hôtes ; son accueil, d'une courtoisie parfaite, conserve néanmoins la haute gravité qui convient à un seigneur de Villers-Castel.

Les amis du financier se pressent sur ses pas ; leurs regards mobiles, inquisiteurs, décelent une préoccupation secrète ; sans doute, ils cherchent le héros d'une fête qui, d'après eux, doit ouvrir dans les Annales de la Libre Pensée une ère glorieuse et solennelle ; et, dans leur fiévreuse impatience, ils s'étonnent de ne le point voir près du maître de céans.



La baronne répondit par une pression de main.—P. 164, col. 2

A peine leurs pieds foulent-ils les moelleux tapis du superbe salon, qu'ils entourent le noble amphitryon ; la baronne de Saint-Albin est au premier rang.

— Où donc est ce fils de votre adoption, cher prince ! minaude la libre-penseuse, ce jeune homme si merveilleusement doué, dont tout le monde parle, et que vous confinez ici pour en mieux jouir, égoïste ; nous comptons le voir à vos côtés en ce grand jour.

— C'est vrai. Comment ? mais je ne m'explique point l'absence de Sosthènes en ce moment. Il se sera égaré dans le parc, absorbé par quelque lecture intéressante, très probablement.

Et, conduisant la baronne au perron qui donnait sur les immenses jardins :

— Allez à sa rencontre, chère Madame, il sera charmé de faire votre aimable connaissance et celle de Mademoiselle.

Et, se penchant à l'oreille de la belle dame :

— Je lui ai souvent parlé de vous ; Sosthènes présente notre dessein, et je suis sûr qu'il brûle de vous connaître, surtout cette charmante créature, dit-il, désignant Alice de Saint-Albin qui, déjà, descendait les degrés.

La baronne répondit par une pression de main significative et se hâta de rejoindre sa fille.

Tandis que toutes deux se perdent dans les labyrinthes des allées, M. Lucquoy rejoint ses hôtes.

— Félicitons-nous, Messieurs : le succès a dépassé mon attente, et notre programme a fait merveille. Selon nos conventions, je me suis, pour cet essai,

confiné dans ce château isolé, sachant que rien ne viendrait ici contrecarrer mes vues. Sosthènes a grandi sous mes yeux et étudié sous ma haute direction. Je me suis adjoint un professeur dévoué qui



La baronne tendit la main au jeune homme.—Page 161, col. 3

s'est attaché à seconder mes desseins. Dans les cours spéciaux que nous préparions avec le plus grand soin, aucune allusion à la Divinité, dont jamais nous n'avons prononcé le nom ; et mon pupille est arrivé à l'âge d'homme ignorant de Dieu et de toute religion. Par contre, il s'est pénétré des idées modernes : il a vu, à fond, les divers systèmes de philosophie rationnelle ou sceptique et étudié cette morale civique qui, dans un avenir prochain, doit réformer le monde...

L'éducateur se tut : son pupille, Sosthènes Lucquoy de Villers-Castel, l'objet de tant de sollicitudes impies, entra, sérieux et modeste.

Un murmure flatteur accueillit le jeune homme.

De taille élancée, de tournure élégante, doué de l'un de ces visages où la beauté la plus correcte s'allie au rayonnement d'une haute intelligence, Sosthènes, à première vue, ne pouvait que produire une excellente impression.

— Nous accourons fêter votre majorité, mon jeune ami, dit avec emphase l'un des chefs maçonniques ; l'heure est enfin venue d'échanger votre existence solitaire et studieuse contre les plaisirs de la capitale. Je vous prédis, et vous pouvez me croire, que votre entrée dans le monde fera sensation.

— C'est une illusion, sans doute, Monsieur, répartit Sosthènes avec un singulier sourire, au reste flatteuse pour mes vingt et un ans.

— J'en appelle à Mme la baronne de Saint-Albin.

Celle-ci rentrait, assez déçue de son excursion inutile à travers les méandres du jardin.

Avant de répondre, la mondaine examina de son œil perspicace l'héritier de Villers-Castel ; frappée de ses mérites extérieurs qu'étayait, par surcroît, une superbe fortune, la baronne tendit la main au jeune homme :

— Je vous prédis, moi, un succès monstre.

Tandis qu'on applaudissait, elle s'approcha du financier.

— Votre pupille est des plus séduisants, mon ami ; il est fort à mon gré, et c'est ainsi que je rêve un gendre.

— Ah ! ah ! je savais bien que nous nous entendrions, charmante railleuse, vous qui prétendiez que je vous proposais un sauvage pour votre brillante Alice.

II

Peu après, les convives philosophes faisaient vulgairement honneur à un somptueux déjeuner.

Les conversations graves, suspendues d'abord en faveur de Messire Gaster, se ranimèrent bientôt, vives et bruyantes. Les vins des meilleurs crus, pétillant dans des coupes de cristal et d'or, déliaient les langues : on but à la gloire de l'éducateur, au mérite de l'élève, à ses futurs succès mondains.